

Paul DUMONT
(*Université Marc Bloch, Strasbourg*)

**La présence culturelle française dans l'Empire ottoman
à l'âge de la compétition coloniale en Europe
(1870-1914)**

*Communication présentée au colloque « Hommage aux poètes francophones »
organisée par le département d'études françaises de l'Université Hacettepe -Ankara (12-13 octobre 2006)*

Le 27 mai 1890, à l'issue d'un périple de plusieurs mois à travers les provinces orientales de l'Empire ottoman, le commandant Léon Berger, brillant titulaire du poste d'attaché militaire auprès de l'ambassade de France à Istanbul, remettait un long rapport au sultan Abdulhamid II. Dans ce document, l'officier français rendait compte de manière détaillée au souverain des nombreuses péripéties d'une mission périlleuse qui l'avait conduit de la capitale ottomane à Bassorah, en passant par Alexandrette, Antioche, la vallée du Tigre, Bagdad, la frontière iranienne, Kerbela, Nedjef, Kazmin, et, sur le chemin du retour, la Syrie. Mais le rapport n'avait pas pour objet de partager avec l'administration impériale de simples impressions de voyage. Il s'agissait principalement de soumettre à la Sublime Porte une série de projets dont la réalisation aurait pu être confiée à des entreprises françaises : régularisation des cours du Tigre et de l'Euphrate, barrages, travaux d'irrigation, introduction de nouvelles cultures, construction de nouvelles voies de communication, raccordement des routes mésopotamiennes au réseau ferré syrien, etc. Chemin faisant, il s'agissait aussi, et même surtout, de dénigrer la germanisation de l'armée ottomane et d'inciter le gouvernement d'Istanbul à tourner le dos à l'Allemagne et, pour tous ses besoins en matière d'encadrement et d'équipement militaires, à faire de nouveau appel, comme par le passé, à la France. Les uniformes d'inspiration allemande, pouvons-nous lire en substance sous la plume de l'attaché, sont inadaptés au climat ; quant au fusil de marque Mauser, importé lui aussi d'Allemagne, il est loin de valoir l'ancien Martini de fabrication française qui, jusqu'à un passé récent, équipait l'armée du sultan et auquel les soldats ottomans demeurent sentimentalement attachés¹.

Peine perdue. L'argument utilisé par le commandant Berger, celui de « l'attachement sentimental » du soldat à une arme considérée comme dépassée, n'était pas de ceux qui auraient pu convaincre les autorités impériales. Au demeurant, l'opinion de l'Etat Major ottoman était toute faite. En 1890, en ces jours où la diplomatie militaire française déployait des efforts considérables pour promouvoir les mérites du matériel de guerre « made in France », cela faisait une bonne dizaine d'années que, pour son armée, la Turquie avait fait le choix de se fournir en Allemagne. La défaite de Napoléon III, en 1870, face à un Reich

¹ Archives du service historique de l'armée de terre (arch. SHAT), 7 N 1630, rapport présenté au sultan, 27 mai 1890.

allemand en plein essor, avait constitué, à cet égard un tournant décisif. À Sedan, avec la victoire des forces prussiennes, ce n'était pas seulement le Second Empire qui s'était écroulé. C'était aussi une bonne partie de la crédibilité du savoir-faire français, notamment en matière d'art militaire, qui était parti en fumée.

Quel rapport entre le commerce des armes et la question, à première vue d'une toute autre nature, des relations culturelles entre la Turquie et ses partenaires européens ? Poser la question c'est oublier que l'armée constitue, sous le règne d'Abdulhamid II, une des principales pépinières de l'élite ottomane. Les écoles militaires et les casernes qui prolifèrent sur le territoire ne forment pas seulement des soldats. Elles contribuent aussi, à leur manière, à façonner des citoyens éclairés et même, le cas échéant, des faiseurs d'opinion. Autant dire, dans ces dernières décennies du 19^{ème} siècle, que la germanisation de l'art militaire n'est pas sans incidence sur la façon dont l'intelligentsia ottomane appréhende le monde. Au demeurant, ce n'est pas seulement l'armée qui se germanise. Dans les grandes villes ottomanes, les théâtres mettent à leur programme des opérettes viennoises, les brasseries proposent de la bière de Munich, les traductions de classiques allemands commencent à apparaître à la devanture des librairies. Comme l'a très bien montré l'historien İlber Ortaylı, le rapprochement turco-allemand, qui s'accroît surtout au lendemain du congrès de Berlin (1878), se manifeste tout autant dans le domaine culturel que dans ceux des relations économiques et de la coopération militaire². Sans s'en rendre véritablement compte, l'Empire ottoman a déjà pris, vers 1880, le chemin qui le conduira, en 1914, à tourner le dos aux pays de l'Entente et à participer à la Grande Guerre aux côtés des Etats centraux.

Déconsidérée sur le plan militaire, la France ne demeure cependant pas en marge de la compétition à laquelle se livrent les grandes puissances coloniales sur l'échiquier ottoman. Ni ses canons, ni ses fusils, ni ses torpilles n'ont la côte, comme ne cessent de s'en plaindre les attachés militaires en poste à Istanbul. Mais ses hommes d'affaires et ses missionnaires font merveille. À la veille de la Première Guerre mondiale, comme Jacques Thobie en a fait la démonstration dans une thèse magistrale³, plus de 60% des capitaux occidentaux investis dans l'Empire ottoman sont d'origine française. À la même époque, le réseau des écoles francophones -constitué principalement d'établissements liés à diverses congrégations catholiques- continue de faire efficacement contrepoids aux écoles des missions protestantes sous bannière américaine, anglaise ou allemande. Dans le jeu qui l'oppose à ses concurrents, la France dispose d'un atout majeur : la langue française, principal idiome de la communication culturelle entre les nations d'Occident, mais aussi langue du commerce international et, pour quelque temps encore, langue privilégiée dans le domaine de la transmission du savoir scientifique. Il suffit de feuilleter le catalogue qu'en ont donné Gérard Groc et İsmail Çağlar, pour constater que les périodiques francophones publiés dans l'Empire

² İlber Ortaylı, *Osmanlı İmparatorluğunda Alman Nüfuzu*, İstanbul, Kaynak Yay., 1983.

³ Jacques Thobie, *Intérêts et impérialisme français dans l'Empire ottoman (1895-1914)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1977.

ottoman se comptaient, au début du 20^{ème} siècle, par centaines, même si certains n’avaient eu qu’une existence fort éphémère⁴. Singulièrement, même la propagande allemande devait, pour se faire entendre, passer par le français. Ainsi, publié entre 1908 et 1918, l’*Osmanischer Lloyd* disposait d’une édition en langue française, beaucoup plus lue, selon toute apparence, que l’édition allemande qui n’a laissé que peu de traces⁵. Vers 1900, le français constituait, pour les élites ottomanes, une langue de communication si naturelle, qu’il allait y avoir, au moment de la révolution jeune turque, des personnalités ottomanes pour se demander s’il ne conviendrait pas d’en faire une des langues officielles du pays. C’est du moins ce qu’on peut lire dans la presse de l’époque, notamment dans un journal de propagande ottoman paraissant à Paris, la *Turquie Nouvelle*⁶.

L’histoire de la pénétration linguistique et culturelle françaises dans l’Empire ottoman est, dans l’ensemble, assez bien connue. Elle fait pendant à une autre histoire, celle du tropisme français qui a si fortement marqué les élites politiques, artistiques et intellectuelles ottomanes dès les premières décennies du 18^{ème} siècle. Là encore, les travaux qui permettent de cerner cette fascination pour la culture et les idées françaises sont légion. Ils s’appuient sur d’innombrables témoignages : récits d’ambassades (*sefaretname*), livres de voyages, œuvres littéraires, mémoires, etc. On a un peu plus de mal à cerner les choses sous un angle différent : celui de l’empreinte laissée par la civilisation ottomane dans l’imaginaire collectif et les cultures d’Occident. Mais le beau livre qu’Hélène Desmet-Grégoire a consacré aux échanges franco-turcs au 18^{ème} siècle⁷, ou, dans une veine différente, la thèse d’Orhan Koloğlu sur l’image des Turcs dans la presse française des 17^{ème} et 18^{ème} siècles⁸ ont défriché la voie pour toute une série d’autres recherches qui, par touches successives, ont mis en évidence la fécondité, pour chacun des partenaires en présence, des contacts entre la France -ou, d’une manière plus générale, l’Europe francophone- et le monde ottoman. C’est ainsi, par exemple, qu’un ouvrage récent a souligné le rôle qu’ont joué dans la genèse de l’œuvre de Jean-Jacques Rousseau les souvenirs que son père, Isaac, avait rapporté d’Istanbul où il avait séjourné pendant quelques années, dans les premières années du 18^{ème} siècle, en tant que réparateur d’horloges⁹. Le cas de l’auteur de la *Nouvelle Héloïse* n’est pas isolé. Relisons Montesquieu, Voltaire, la *Grande Encyclopédie*. La littérature des Lumières invoque fréquemment l’Orient

⁴ G. Groc et İ. Çağlar, *La presse française de Turquie de 1795 à nos jours. Histoire et catalogue*, Istanbul, éditions Isis, 1985.

⁵ Irmgard Jacobsen, « La politique de la presse allemande dans l’Empire ottoman en 1908 », dans N. Clayer, A. Popovic et Th. Zarcone, *Presse turque et presse de Turquie*, Istanbul, éditions Isis, 1992, pp. 143-151 ; voir aussi Irmgard Farah, 1993, *Die deutsche Pressepolitik und Propagandatätigkeit im Osmanischen Reich von 1908-1918 unter besonderer Berücksichtigung des „Osmanischen Lloyd“*: Beirut Texte und Studien, Stuttgart, Steiner, 1993.

⁶ *La Turquie Nouvelle*, n° 3, 1^{er} octobre 1908, p. 1.

⁷ Hélène Desmet-Grégoire, *Le Divan magique. L’Orient turc en France au XVIII^e siècle*, Paris, l’Harmattan, 1994.

⁸ O. Koloğlu, *le Turc dans la presse française (des débuts jusqu’en 1815)*, Beyrouth, maison d’édition Al-Hayat, 1971.

⁹ Paul Dumont et Rémy Hildebrand (eds.), *L’horloger du Sérail. Aux sources du fantasme oriental chez Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2005.

musulman et celui-ci ne cesse d'alimenter la réflexion de nos philosophes. Tantôt repoussoir. Mais souvent, aussi, modèle.

Le terrain ayant été déjà largement défriché, nous pouvons nous permettre de n'envisager ici que quelques-uns des aspects subsidiaires de l'histoire des interférences entre la France et la Turquie. Nous laisserons donc de côté la « grande » histoire, celle des négociations diplomatiques, des traités, des desseins politiques. Nous nous intéresserons plutôt à ceux que l'on pourrait appeler la « piétaille » de l'histoire, à ces milliers d'individus qui, de part et d'autre de la Méditerranée, ont contribué, chacun à sa façon, à l'affermissement des échanges culturels et linguistiques franco-ottomans. Cette « piétaille » n'est pas seulement constituée de soldats inconnus. Elle compte en son sein des figures marquantes de la vie intellectuelle et artistique des deux pays. Elle est également formée d'une multitude de personnes suffisamment actives, ou suffisamment bien placées, pour avoir réussi à laisser des traces substantielles dans les archives : enseignants, hommes de religion, fonctionnaires, ingénieurs, entrepreneurs, artisans, membres des professions libérales...

Dans les dernières décennies du 19^{ème} siècle, l'Europe, engagée dans la conquête coloniale, est plus que jamais avide d'appréhender le monde extérieur, d'en connaître les mœurs, les coutumes, d'en évaluer les ressources, d'en cerner les moyens de résistance à la pénétration ou ses capacités d'adaptation. On retrouve cette même curiosité à l'endroit de l'Autre dans l'Empire ottoman. Il s'agit ici d'adapter le pas au siècle, de comprendre le monde -plus particulièrement l'Occident- à la fois pour y prendre place et pour mieux résister aux appétits des puissances conquérantes. Dans un tel contexte, les « passeurs », ceux qui, d'une rive à l'autre de la Méditerranée, s'intéressent au monde d'en face et le donnent à voir, ont un rôle fondamental à jouer : ce sont eux qui, pour l'essentiel, véhiculent l'image de l'Autre et, ce faisant, la façonnent.

*

Au nombre de ces « passeurs », il y a tout d'abord les voyageurs. Pendant longtemps, ils ont été, avec les commerçants, la principale source d'informations sur les mondes lointains. Dès le 14^{ème} siècle, comme en témoigne un volumineux catalogue publié par Stéphane Yérasimos¹⁰, l'Europe disposait, pour se documenter sur l'Empire ottoman, d'une abondante littérature de voyages. Beaucoup moins fournie, la littérature de voyage ottomane compte néanmoins quelques indiscutables chefs d'œuvre, à commencer par le *Seyahatnâme* d'Evliya Çelebi. La classe dirigeante avait aussi accès, en cas de besoin, aux relations des ambassadeurs auprès des principales capitales européennes (*sefaretnâme*), relations dont les plus anciennes encore conservées remonteraient au milieu du 15^{ème} siècle¹¹.

¹⁰ Stéphane Yérasimos, *Les voyageurs dans l'empire Ottoman (XIVe-XVIe siècles). Bibliographie, itinéraires et inventaire des lieux habités*, Ankara, Türk Tarih Kurumu et IFEA, 1991.

¹¹ Faik Reşit Unat, *Osmanlı Sefirleri ve Sefaretnâmeleri*, Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1968, p. 43.

Reste à dire que vers 1900, nous avons affaire davantage à des « touristes » qu'à des voyageurs. A cette époque, cela fait déjà plusieurs décennies que l'ère des voyages rapides et standardisés, ne donnant à goûter qu'à des sensations sans surprise, a commencé. En 1860 encore, *l'Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* d'Adolphe Joanne et Emile Isambert, préconisait, pour un voyage à travers l'Empire ottoman, une durée optimale de douze à quatorze mois. C'était à peu près le temps qu'avait séjourné en Egypte et en Turquie Gérard de Nerval en 1843-1844. C'était moins que la durée du périple de Lamartine, au début des années 1830 : plus de seize mois. A la fin du 19^{ème} siècle, les normes ont radicalement changé. Dans son guide intitulé *De Paris à Constantinople*, Léon Rousset fournit un projet d'itinéraire d'un mois, avec un arrêt de cinq jours à Istanbul et une excursion de trois jours à Brousse¹². Vers la même époque, d'autres guides, plus radicaux, se contentent même d'un aller-retour d'une durée n'excédant pas une quinzaine de jours¹³. De leur côté, les Ottomans qui visitent l'Europe parviennent, en un peu plus de deux mois, à en faire le tour. C'est en tout cas le temps qu'il fallut à l'écrivain Ahmet Midhat, en 1889, pour se rendre jusqu'à Stockholm, y participer au congrès des Orientalistes et, au retour, s'arrêter longuement à Paris pour visiter l'exposition universelle. Quelques années plus tard, l'officier de marine Mehmet Rauf, dans un périple qui devait le conduire jusqu'au nord de l'Allemagne, semble avoir été encore tout aussi économe de son temps. Mustafa Sait Bey, qui fait un tour d'Europe en 1898¹⁴ dépasse de peu les deux mois.

C'est que, désormais, les nouveaux moyens de communication raccourcissent considérablement la durée des itinéraires. Grâce à la navigation à vapeur, Marseille est à moins d'une semaine d'Istanbul et plusieurs compagnies desservent la ligne : les *Messageries maritimes*, *Fraissinet*, la compagnie *Paquet*. Ceux qui préfèrent débarquer à Brindisi ou à Trieste, peuvent emprunter les navires de la société autrichienne *Lloyd triestino* ou ceux de la *Compagnie Générale de Navigation Italienne*. Mais depuis qu'Istanbul et Salonique sont reliés à l'Europe par des lignes de chemin de fer, c'est surtout le train qui réduit les distances. Dès 1883, *l'Orient-Express*, dont le terminus n'était encore qu'un port sur la Danube, au-delà de Bucarest, permettait d'aller à Istanbul et d'en revenir en treize jours. « Jusqu'à présent, » peut-on lire sous la plume d'un journaliste ayant participé au voyage d'inauguration de la ligne, « quand on avait une douzaine de jours de liberté et le goût des excursions, on partait pour la forêt de Fontainebleau ou pour quelque port, pas trop éloigné, de la Manche. Aujourd'hui, on va à Constantinople »¹⁵. Vers 1900, il ne faut, grâce au même *Orient-Express*, que 63 heures pour se rendre de Paris à la capitale de l'Empire ottoman ; et quelques

¹² Guides Joanne, *de Paris à Constantinople*, Paris, 1902, p. 4.

¹³ C. W. Wilson, *Handbook for Travellers in Constantinople, Brûsa and the Troad*, Londres, 1900, pp. 2 et sv.

¹⁴ Mustafa Sait Bey, *Avrupa Seyahatnamesi* (1898), Istanbul, Yapı ve Kredi Yay., 2004.

¹⁵ Georges Boyer, dans le *Figaro*, cité par *L'Orient-Express. Le voyage à Constantinople*, catalogue d'exposition, Bruxelles, 1998, p. 146

jours de plus si, en cours de route, on souhaite visiter Vienne et Budapest¹⁶. En moins de trois jours, le voyageur qui a pris le train à la Gare de l'Est, a la possibilité de débarquer à Sirkeci et de s'y trouver plongé, d'emblée, dans le dépaysement le plus total. Quant au négociant de Salonique, il ne lui faut passer qu'une seule nuit dans le train pour se rendre à Budapest ou à Vienne ; de quoi l'encourager, assurément, à développer ses affaires avec l'Europe centrale.

Mais s'il est devenu, en cette fin du 19^{ème} siècle, plus facile pour un Européen d'aller à la découverte du monde ottoman, si le trajet est plus rapide et plus confortable, si l'accueil sur place est mieux organisé, le regard du voyageur, lui, ne s'est pas davantage aiguisé. Certes, les Français disposent, à propos de la Turquie, d'une masse d'informations plus considérable que jamais. Depuis la Guerre de Crimée et le conflit russo-ottoman de 1876-1877, l'Orient et ses problèmes n'ont jamais quitté l'actualité, donnant lieu, dans la presse hexagonale comme dans le reste de la presse européenne, à un flot ininterrompu de nouvelles et d'analyses. Qu'à cela ne tienne : c'est encore en quête de pittoresque, d'exotisme, que l'usager de l'Orient-Express prend le chemin d'Istanbul. Il suffit d'ouvrir un de ces guides bleus dont sont presque toujours armés les touristes français pour constater que le fantasme oriental n'a pas changé d'aspect. *Haremlik* et *selamlık*, *narguileh*, *hammam*, *bazars*... Tel est l'Orient promis aux lecteurs de cette bible du voyageur.

Pourtant, nous sommes à une époque où le sultan Abdulhamid II et son gouvernement dépensent des efforts considérables pour modifier l'image de l'Empire ottoman, tant aux yeux de l'opinion interne qu'à ceux du monde extérieur. Soutenu par la Sublime Porte, le *Malumat*, périodique richement illustré, constitue un des exemples les plus aboutis de la propagande gouvernementale. Il donne à voir une Turquie moderne, dotée d'une armée de pointe, entièrement tournée vers le progrès économique, jalonnée de villes parfaitement respectueuses des normes de l'urbanisme contemporain. On retrouve cette fascination pour le mobilier de la modernité dans de nombreux autres périodiques ottomans de l'époque, et notamment dans le *Servet-i Fünun* dont les pages de papier glacé proposent un impressionnant défilé de casernes, d'écoles, de lignes de chemin de fer, d'hôpitaux, d'usines, d'équipements scientifiques. Même atmosphère, encore, d'ordre et de progrès dans les albums de photographie représentant diverses villes de l'Empire que le souverain ottoman distribue généreusement aux chefs d'Etat étrangers.

Mais singulièrement, le voyageur, lui ne voit bien souvent que la couleur locale, le bizarre, le motif folklorique. Ainsi, lorsqu'en 1912 le géographe Jean Bruhnes envoie en Turquie les photographes Stéphane Passet et Auguste Léon pour le compte des *Archives de la Planète* créées à l'initiative du banquier Albert Kahn¹⁷, les centaines de clichés ramenés refusent résolument de donner à voir la modernité ottomane. L'Orient de nos deux photographes, pourtant mobilisés dans le cadre d'un projet scientifique visant à dresser un

¹⁶ Toutes les informations sur les itinéraires et la durée des trajets sont données par le guide de *Paris à Constantinople*, *op. cit.*

¹⁷ Paul Dumont, *Turquie-Türkiye, 1912-1923*, Paris, 1980.

inventaire aussi précis que possible des multiples civilisations peuplant le globe, est celui des cartes postales : marchands ambulants, femmes enveloppées dans leur *tcharchaf*, petits métiers traditionnels, architectures croulant sous les arabesques... Commissionnés pour saisir la réalité de villes comme Salonique, Istanbul, Bursa, Passet et Léon ont préféré y traquer l'ombre d'*Aziyadé*.

Bien entendu, le voyageur ottoman se nourrit lui aussi de fantasmes. Ce qui l'obsède, lui, c'est le savoir-faire technique, les inventions, les innovations de toutes sortes qui fondent la puissance occidentale. Au début du 18^{ème} siècle, Yirmisekiz Mehmed Çelebi efendi décrivait déjà en détail, dans sa relation d'ambassade, les curiosités qu'il avait pu voir en France au cours de sa mission : métiers à tisser, instruments d'astronomie, modèles réduits de machines... En 1889, ce sont encore les machines qui retiennent essentiellement l'attention de Ahmet Midhat lorsque celui-ci visite l'Exposition Universelle de Paris. Il est vrai que les organisateurs de cette manifestation avaient bien fait les choses. Un immense « Palais des Machines », éclairé à l'électricité et au gaz, y abritait des objets techniques de toutes sortes, depuis des couseuses, des métiers à tricoter ou à broder, des presses, jusqu'à d'immenses locomotives et un pont roulant électrique¹⁸. À la même époque, Ahmet İhsan [Tokgöz], le fondateur du *Servet-i Fünun*, ramène de son voyage en Europe des récits d'imprimeries visitées à Paris et à Vienne¹⁹. Dans ces dernières années du 19^{ème} siècle, Ahmet Midhat ou Ahmet İhsan ne sont pas les seuls intellectuels turcs à s'intéresser à la technologie. La plupart des voyageurs s'attardent volontiers sur les nouveautés qu'ils ont eu l'occasion de voir et d'utiliser : l'électricité, le téléphone, le pneumatique...²⁰. Même intérêt pour les moyens de transport modernes (omnibus, tramway, train), bien que ceux-ci aient déjà fait leur apparition dans les villes turques. On retrouve de nombreux échos de cette fascination à l'égard du progrès technique dans la plupart des périodiques ottomans. Ahmet İhsan, dans le *Servet-i Fünun*, Ebuzziya Tefvik, dans son *Mecmua-i Ebuzziya*, ne manquent jamais, lorsqu'ils y font le récit de leurs voyages, d'accorder une place importante aux innovations de l'Occident.

En revanche, le voyageur qui, parti d'Istanbul, de Salonique ou d'İzmir, débarque à Marseille pour filer aussitôt sur Paris, est beaucoup plus méfiant à l'endroit des modes de vie et des mœurs auxquels il est confronté. Approbation sans réserves des innovations matérielles. Refus de la dissolution morale, gangrène des sociétés occidentales. Emprunter ses machines à l'Europe, certes ; mais fermer les portes à l'immoralité. Cette rhétorique du tri à faire entre le bon et le mauvais est largement répandue dans la presse turque de l'époque. On la trouve surtout, très fréquemment, sous la plume d'Ahmet Midhat. Celui-ci a admiré le Palais des Machines de l'Exposition universelle, mais il met ses lecteurs en garde contre la prostitution,

¹⁸ Ahmed Midhat, *Avrupa'da Bir Cevelan*, 1889 ; voir aussi Carter V. Findley, « An Ottoman Occidental in Europe. Ahmed Midhat Meets Madame Gülnar 1889 », *The American Historical Review*, vol. 103, n° 1, février 1998, pp. 15-49.

¹⁹ Ahmed İhsan Tokgöz, *Matbuat Hatıralarım*, Istanbul, İletişim Yay, 1993, p. 56.

²⁰ Cf. à ce propos Baki Asiltürk, *Osmanlı Seyyahlarının Gözüyle Avrupa*, Istanbul, Kaknüs, 2000, pp. 272-284.

le dévergondage, la débauche. Au cours de sa visite de l'Exposition Universelle, il y a au moins une chose qui lui a déplu : la rue du Caire, reconstitution à l'usage des visiteurs européens d'un coin typique de la capitale égyptienne, avec ses artisans, ses moucharabiés, ses minarets, ses arcades. Ce n'est pas cette reproduction caricaturale d'un Orient de carte postale qu'il a détesté, mais, dans une des boutiques de la rue, un spectacle de danseuses du ventre d'une lubricité qu'il juge indéfendable. Une juive de Tunisie, dit-il à propos de la vedette de ce spectacle, pour expliquer qu'une exhibition d'une telle obscénité ait pu prendre place dans un cadre censé évoquer le monde musulman²¹.

Le voyageur pressé de la fin du 19^{ème} siècle n'est guère différent, en somme, des voyageurs en chambre dont les siècles précédents fournissent de nombreux exemples. Certes, sa démarche est d'aller à la découverte de l'Autre ; mais, dans le même temps, assoiffé de différence, il ne veut voire que l'exotique, le singulier.

Vers 1900, le romantisme, en France, est loin d'avoir dit son dernier mot ; nourri de Lamartine, de Nerval, de Gautier, de Hugo, l'usager de *l'Orient-Express*, à l'image d'un Pierre Loti, ne se rend bien souvent en Orient que pour vérifier la réalité de ses fantasmes. Le *Guide Joanne*, ancêtre des *Guides Bleus*, auquel il s'adresse pour ne rien manquer de ce qu'il convient de voir abonde en clichés indémodables. Ainsi, ce portrait du peuple turc, véritable pièce d'anthologie : « L'orgueil de race et de religion est excessif chez les Turcs (...). Chevaleresque jusque dans ses défauts, le Turc aime à goûter le plaisir de la protection ; en revanche, il est avide de domination et la résistance le rend cruel. Il est flâneur plutôt que paresseux, et les nonchalantes rêveries du *kiêf* ont, pour lui, un charme sans pareil. Inhabile aux spéculations du commerce et de l'industrie, le Turc regarde tout travail comme indigne de lui. Mais grâce à la noblesse de leur caractère, les Turcs sont restés, comme l'a dit Lamartine, les premiers et les plus dignes parmi les peuples de leur vaste empire. »²²

À ces idées toutes faites, que se plaisaient déjà à énoncer les voyageurs des siècles écoulés, répondent les certitudes, tout aussi réductrices, des touristes ottomans partis à la découverte de l'Europe. Néanmoins, il ne fait aucun doute que le raccourcissement des distances et l'émergence de nouvelles façons de voyager se sont accompagnés d'une certaine banalisation des interactions entre la Turquie et ses partenaires européens, France en tête. A trois jours de Paris, la capitale ottomane s'inscrit désormais dans un horizon proche, même si le touriste qui débarque à Sirkeci est encore disposé à s'étonner des singularités locales ; à trois jours d'Istanbul, la capitale française continue d'être désirée, tant elle a fait fantasmer, mais le voyageur ottoman sait aussi, à présent, la saisir dans sa quotidienneté, ordinaire souvent, grise et triste parfois.

Impossible, pour la fin du 19^{ème} siècle, d'évaluer avec un semblant de précision le nombre de ces voyageurs qui, à leur façon, ont contribué au dialogue entre la France et la

²¹ Bien d'autres voyageurs ottomans ont été les témoins de scènes de débauche et d'inconduite. Cf. Baki Asiltürk, *op. cit.*, pp. 438-445.

²² *De Paris à Constantinople, op. cit.*, pp. 152-153.

Turquie. Cependant, nous savons que jusqu'en 1914 *l'Orient-Express* circulait cinq fois par semaine entre Paris et Istanbul. Nous savons aussi que, de Marseille, il y avait tous les deux ou trois jours un départ pour la capitale ottomane et les autres ports de la région. Trafic massif et régulier, donc. Possibilité de communiquer rapidement et avec toute la fréquence nécessaire. Une communication d'autant plus efficace qu'elle prenait aussi appui sur les services postaux et le télégraphe. De toute évidence, quoi qu'en pensât le *Guide Joanne*, Istanbul et Paris, Marseille et İzmir, Brousse et Lyon faisaient partie du même monde.

*

De plus en plus expéditif dans ses déplacements, mettant en œuvre une approche de plus en plus standardisée des cultures et des patrimoines historiques, le voyageur, assurément, n'est pas le meilleur des « passeurs ». D'autres jouent ce rôle avec bien plus d'efficacité. Tel est le cas, en particulier, de ces abondantes cohortes de religieux et, moins nombreux, d'enseignants laïques qui, à travers l'Empire ottoman, ont pour mission de proposer aux populations locales une éducation francophone.

À la veille de la Première Guerre mondiale, il y avait dans les limites actuelles de la Turquie plus d'une centaine d'institutions scolaires de langue française²³. À Istanbul, les congrégations catholiques disposaient, à elles seules, d'un réseau fort de 32 établissements. Mais le gouvernement français y subventionnait aussi des écoles grecques, arméniennes, juives, et même quelques structures sans attaches ethniques ou religieuses. Le fleuron du dispositif était le Lycée Impérial de Galatasaray, fondé en 1868, à une époque où la France de Napoléon III multipliait les initiatives susceptibles de donner du corps à sa pénétration culturelle au Proche-Orient. Hors de la capitale, les Assomptionnistes, les Jésuites, les Dames de Sion, les Capucins, les Dominicains, les Franciscains, les Sœurs de la Charité, pour ne citer ici que les communautés religieuses les plus actives, étaient, de même, partout : dans les villes portuaires de la Méditerranée, de l'Égée et de la mer Noire, bien sûr ; mais aussi dans les provinces, à Izmit, Bursa, Eskişehir, Ankara, Konya, Adana, et plus à l'intérieur encore, à Kayseri, Merzifon, Amasya, Tokat, Sivas, Erzurum²⁴.

Francophones aussi, les écoles de l'Alliance Israélite Universelle. Les premières d'entre elles ont vu le jour au milieu des années 1860, à l'initiative d'une institution philanthropique mise sur pied à Paris pour travailler au relèvement moral et matériel des Juifs d'Orient. À l'époque de la révolution jeune turque, elles sont au nombre de douze à Istanbul, auxquelles s'ajoutent, à ne prendre en compte que le territoire actuel de la Turquie, une

²³ Robert Mantran, « Les écoles françaises en Turquie (1925-1931) », dans Paul Dumont et Jean-Louis Bacqué-Grammont (eds.), *La Turquie et la France à l'époque d'Atatürk*, Paris, Association pour le développement des études turques, 1981, p. 179 ; voir aussi İlknur Polat Haydaroglu, *Osmanlı İmparatorluğu'nda Yabancı Okullar*, Ankara, Kültür Bakanlığı, 1990, pp. 97-99.

²⁴ Voir Christiane Babot, *Missions jésuites et assomptionnistes en Anatolie à la fin de l'Empire ottoman et au début de la République turque*, thèse de doctorat, Strasbourg, 2000.

vingtaine d'autres, disséminées à travers la Thrace et l'Anatolie (Edirne, Gelibolu, Tekirdağ, Bursa, Çanakkale, İzmir, Aydın, Turgutlu, Nazilli, Manisa, Tire)²⁵.

Chacun de ces établissements, qu'il soit juif, chrétien ou sans coloration confessionnelle, compte un certain nombre d'enseignants venus de France. Ainsi, vers 1900, les deux écoles créés par les Assomptionnistes à Eskişehir, l'une destinée aux garçons, l'autre aux filles, disposent d'un encadrement de huit religieux venus de France, secondés par quatre ou cinq laïques appartenant probablement à la population chrétienne locale²⁶. Des caractères, ces hommes de religion. Les deux premiers supérieurs de la mission, le père Joachim Bonnel et le père Césaire Kayser, nous sont décrits comme de véritables baroudeurs, toujours par monts et par vaux pour trouver les ressources nécessaires au bon fonctionnement de leurs institutions. Le premier, à la grande consternation de l'un de ses compagnons, n'hésite pas à « coucher parmi les Turcs et les Techerkesses » au cours de ses déplacements et a, de toute évidence, un excellent contact avec les musulmans. Le second semble avoir eu un penchant pour le sexe faible : le bruit a couru, après son départ d'Eskişehir, qu'il avait quitté l'Église et s'était marié avec la Sœur supérieure de la mission féminine. En tout cas, c'était un bon vivant qui aimait à boire avec qui voulait se joindre à lui²⁷. Vers la même époque, les Frères des Ecoles Chrétiennes qui tiennent l'Etablissement Saint-Joseph, une des écoles les plus prestigieuses de la ville, se présentent sous des traits nettement plus austères : regard sévère de rigueur, barbe soigneusement taillée, costume ecclésiastique impeccable. Chacun, néanmoins, est porteur d'un riche itinéraire. Ainsi, ce Frère Michel-Justin, à qui la chapelle de Kadıköy doit plusieurs tableaux. Né en 1859 au large du Déroit de Gibraltar, il a d'abord vécu avec sa famille à Java, puis il s'est retrouvé aux Pays-Bas, pour en repartir, quelques années plus tard en Egypte ; c'est là qu'il a fait connaissance avec des Frères et qu'il a décidé de se joindre à eux ; arrivé à Istanbul en 1885, il allait y enseigner jusqu'en 1909 tout en y exerçant ses talents de peintre²⁸.

Grâce à un certain nombre de travaux récents, comme celui de Hasan Berke Dilan sur le Lycée Saint-Benoit²⁹, celui du Frère Ange Michel sur l'Etablissement Saint-Joseph, la thèse que Christiane Babot a soutenue en 2000 à Strasbourg sur les missions assomptionnistes et jésuites en Anatolie à la fin du 19^{ème} siècle, ou bien encore, s'agissant des écoles de l'Alliance Israélite Universelle, les deux livres qu'Aron Rodrigue leur a consacrés³⁰, il est désormais

²⁵ Paul Dumont, « Une source pour l'étude des communautés juives de Turquie : les archives de l'Alliance israélite universelle », *Prilozi za Orientalnu Filologiju*, 30/1980, Sarajevo, 1980, pp. 75-106.

²⁶ Christiane Babot, *La mission des Augustins de l'Assomption à Eski-Chéhir. 1891-1924*, Istanbul, Editions Isis, 1996, p. 73.

²⁷ Chr. Babot, *op. cit.*, p. 65.

²⁸ Frère Ange Michel, *St. Joseph'in Öyküsü. 1, İstanbul*, Saint-Joseph Lisesi Eğitim Vakfı Yay., 2002, p. 32.

²⁹ *Türk-Fransız İlişkilerinde Saint-Benoit Lisesi'nin Misyonu, Edirne*, Trakya Üniversitesi Rektörlüğü Yay., s. d.

³⁰ *De l'instruction à l'émancipation: Les enseignants de l'Alliance Israélite Universelle et les Juifs d'Orient, 1860-1939*, Paris, Calmann-Lévy, 1989 ; du même, *French Jews, Turkish Jews: The Alliance Israélite Universelle and the Politics of Jewish Schooling in Turkey, 1860-1925*, Bloomington, Indiana University Press, 1990.

possible de se faire une idée assez précise du fonctionnement de ces établissements confessionnels. Il ne fait aucun doute que ceux-ci ont joué un rôle fondamental dans la pénétration, en Turquie, de la langue française. Ils ont également contribué à la diffusion de ce que l'on nomme les « idées françaises », sans manquer de les édulcorer, il est vrai, et de les enrober de suavité cléricale. Ils ont su, de surcroît, fait cohabiter sous un même toit les certitudes religieuses et une vision positiviste du monde.

Reste à souligner, néanmoins, que ce dispositif scolaire d'une ampleur considérable n'a concerné, pour l'essentiel, que les sujets chrétiens ou juifs du sultan. Dans la plupart des écoles, les élèves musulmans constituaient une rareté. Ainsi, l'établissement pour garçons mis sur pied à Eskişehir par les Assomptionnistes ne comptait, en 1910, qu'un seul enfant désigné comme « Turc », au demeurant le meilleur élève de sa classe³¹. Pire, à Istanbul, au collège Saint-Benoit, il n'y avait en 1902 aucune recrue d'origine musulmane³², ce qui, aux yeux de certains mauvais esprits, traduisait le fiasco de l'enseignement français en Turquie. À de rares exceptions près, les écoles de l'Alliance Israélite Universelle ne recrutaient leurs élèves qu'au sein des communautés juives. Les écoles confessionnelles chrétiennes, pour leur part, touchaient essentiellement les Arméniens et les Grecs. Beaucoup de leurs élèves appartenaient même, de manière plus restrictive encore, à des familles qui avaient accepté de se convertir au catholicisme. La politique suivie par les Assomptionnistes en la matière s'était avérée particulièrement efficace. Dans leurs établissements, ils avaient adopté, pour le culte, au gré des besoins, tantôt le rite byzantin, tantôt le rite grégorien, offrant ainsi à leurs fidèles un cérémonial en tous points identique à celui qui était pratiqué dans les églises grecques ou arméniennes. Cette stratégie de conciliation leur avait valu de très nombreuses recrues.

Faute de pouvoir recruter des élèves de religion musulmane, certains missionnaires, puisqu'ils étaient là principalement pour gagner des âmes à l'Eglise, se consolait en procédant à des baptêmes « *in periculo mortis* », c'est-à-dire qu'ils baptisaient, à leur insu, des enfants musulmans à l'article de la mort, en se gardant bien d'informer les parents de l'initiative qu'ils s'étaient autorisés. La pratique semble avoir été courante à Eskişehir, où les Sœurs oblates, mal armées pour soigner les malades, s'employaient du moins, au mieux de leurs compétences, à sauver les âmes³³.

Cela dit, les barrières religieuses n'étaient pas parfaitement étanches. Ainsi, nous disposons de la liste des 287 élèves inscrits au Collège Saint-Joseph de Kadıköy pour l'année scolaire 1899-1900. Beaucoup étaient d'origine grecque ou arménienne. Toutefois, dans chacune des huit classes, il est aisé de repérer plusieurs noms à consonance musulmane³⁴. Les Frères pourront s'enorgueillir d'avoir formé plusieurs figures promises à une certaine

³¹ Chr. Babot, *La mission des Augustins de l'Assomption...*, op. cit., p. 73.

³² « Les Français et l'enseignement à Constantinople. L'influence française, ce qu'elle aurait pu et dû être. Ce qu'elle est devenue », *archives du Grand Orient de France*, carton « *Etoile du Bosphore* », rapport daté du 5.1.1902.

³³ Chr. Babot, *La mission des Augustins de l'Assomption...*, op. cit., p. 71.

³⁴ Frère Ange Michel, op. cit., pp. 2006-207.

célébrité, notamment le général Ali Fuat Cebesoy et l'historien Reşit Saffet Atabinen. Sur la liste des élèves inscrits aux cours du soir de l'école des Frères à Salonique, on trouve, en 1896, un nom particulièrement illustre : celui de Mustafa Kémal. Il semble que le futur fondateur de la République turque ait fréquenté l'établissement pendant quelques mois, avant d'en sortir avec la mention « très bien »³⁵. Les écoles de l'Alliance Israélite Universelle, de même, se voulaient ouvertes aux non juifs, et il leur arrivait d'en accueillir. Le philosophe Rıza Tevfik fut, à Istanbul, une de leurs recrues les plus célèbres³⁶. A une époque où il n'était encore qu'un citoyen anonyme, Talat Paşa, futur Grand Vizir, avait lui aussi eu des contacts avec l'Alliance, mais en tant que professeur de turc à l'école d'Edirne³⁷.

Toutefois, globalement, ce sont bien les minoritaires, et de très loin, qui ont constitué les principaux bénéficiaires de l'enseignement francophone fourni par les institutions confessionnelles juives et chrétiennes. Curieusement, ces écoles étaient assez largement subventionnées par le gouvernement français, alors même qu'en France, depuis la mise en place de la Troisième République (1875) l'anticlérisme n'avait cessé de gagner du terrain. Des subsides ont continué à être versées aux missions, plus généreuses que jamais, même après l'expulsion des congrégations de France et, en 1905, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Comment expliquer un tel phénomène ? Le soutien prodigué par les autorités françaises aux écoles congréganistes tient d'abord au fait que celles-ci avaient le mérite d'exister, se contentaient de peu et avaient maintes fois fait la preuve de leur efficacité. Ensuite, parce qu'il s'agissait, pour Paris, de répondre du tac au tac aux moyens de pénétration mis en œuvre par les autres puissances coloniales qui n'avaient aucun complexe, elles, pour s'appuyer sur les structures religieuses. Il y avait enfin les individus eux-mêmes. Tous ces consuls, ambassadeurs, secrétaires d'ambassades... Une caste bien particulière, encore solidement enracinée dans la France catholique, même si, de temps à autres, un libre penseur venait faire souffler un vent différent³⁸.

Cette politique, tellement contraire à l'esprit de la France laïque n'était évidemment pas du goût de tout le monde. Protestaient notamment les francs-maçons d'obédience française, nombreux dans l'Empire ottoman³⁹. Vers 1900, une loge d'Istanbul, *l'Etoile du Bosphore*, témoignait d'un anticlérisme particulièrement hargneux. Ses dirigeants envoyaient missive sur missive à Paris pour exiger l'arrêt des subventions aux écoles religieuses et la création, dans les plus brefs délais, d'un réseau d'écoles laïques.

³⁵ Frère Ange Michel, *op. cit.* pp. 53-59.

³⁶ Thierry Zarcone, *Rıza Tevfik ou le soufisme éclairé*, thèse de doctorat, Strasbourg, 1989, p. 195.

³⁷ Aron Rodrigue, *French Jews, Turkish Jews*, *op. cit.*, p. 125 ; il cite Sina Akşin, *Jön Türkler ve İttihad ve Terraki*, Istanbul, 1980, p. 298.

³⁸ Cf. à ce propos Jean Riffier, *Les œuvres françaises en Syrie (1860-1923)*, Paris, l'Harmattan, 2000, qui cerne avec beaucoup de clarté les tenants et aboutissants de la politique -très favorable aux congrégations- suivie par III^e République anticléricale en terres coloniales.

³⁹ Voir à ce propos Paul Dumont, *Osmanlılık, Ulusçu Akımlar ve Masonluk*, İstanbul., 2000.

Une insistance rentable, puisqu'en 1906, au terme de plusieurs autres tentatives demeurées infructueuses, la mission laïque française, une association largement pénétrée d'influences maçonniques, allait créer un premier établissement à Salonique, suivi bientôt d'une deuxième école à Beyrouth et d'une autre à Alexandrie⁴⁰. Vers la même époque, les initiatives individuelles se multiplient et des écoles, souvent peu viables, voient le jour en divers lieux de l'Empire. C'est ainsi, en particulier, qu'une demi-douzaine d'institutions laïques va fonctionner à Istanbul jusque dans les années 1920. Rien de bien crédible, cependant. Il s'agit de structures dotés presque toujours d'effectifs très restreints et s'adressant principalement, comme les écoles confessionnelles, aux enfants des minorités.

C'est du côté des établissements placés sous le contrôle de l'Etat ottoman qu'il faut regarder pour trouver un enseignement francophone susceptible de concerner véritablement la population scolaire de religion musulmane. Il n'est pas utile, ici, d'insister sur le rôle qu'a joué, dans la formation des élites turques, le Lycée Impérial de Galatasaray. Né de la volonté conjointe de la Sublime Porte et du gouvernement français, ce haut lieu de l'éducation ottomane a été conçu d'emblée, pour reprendre l'expression d'un enseignant français qui y exerçait, comme un « sanctuaire intellectuel »⁴¹, une sorte de saint des saints du système éducatif impérial. Dès sa création, il avait été sévèrement critiqué, notamment parce qu'il accordait, aux yeux de certains, trop d'importance à l'enseignement du français, et selon d'autres, pas assez. Critiques qui n'ont jamais cessé depuis. Il n'en demeure pas moins qu'il se signale aujourd'hui, près de 140 années après sa fondation, comme l'établissement qui a le plus fait pour la diffusion de la langue et de la culture françaises parmi les cadres de la Turquie contemporaine, celle de 1900 comme celle d'aujourd'hui⁴².

À l'époque d'Abdulhamid II, le français est également très solidement implanté, bien qu'à un degré moindre, dans plusieurs autres établissements prestigieux, et tout d'abord à l'Ecole des Beaux-Arts d'Istanbul dont le fondateur, Osman Hamdi Bey, n'avait pas oublié son passé d'étudiant bohème à Paris⁴³. Dans les académies militaires, à l'école d'administration civile (*mülkiye*), de même, l'idiome de Voltaire n'est pas seulement une simple matière au programme, comme dans bon nombre d'établissements ottomans de l'époque : il constitue un moyen privilégié d'accès au savoir et à la culture.

En ces dernières décennies du 19^{ème} siècle, il n'y avait cependant pas que l'école pour oeuvrer à la pénétration de la francophonie et, chemin faisant, à celle de l'influence française à travers les territoires du sultan. À côté des missionnaires, des enseignants, il y avait toute une foule d'individus qui, pour des raisons diverses, avaient choisi de quitter l'Hexagone ou

⁴⁰ Cf. André Thévenin, *La mission laïque française à travers son histoire 1902-2002*, Paris, Mission laïque française, 2002, pp. 87-91.

⁴¹ « Les Français et l'enseignement à Constantinople... », *Archives du Grand Orient de France*, carton « Etoile du Bosphore », doc. cité.

⁴² Ziyad Ebüzziya et Sahir Kozikoğlu, *1921-1933. Galatasaray'ın Tarihçesi. 1932/1933 Mezunları ve 50 Yılları*, Istanbul, s. d. ; Nejat İren et Al. *1923-1935 Galatasaray Tarihçesi*, Istanbul, 1992 ; Fethi İsfendiyaroğlu, *Galatasaray Tarihi*, Istanbul, 1952.

⁴³ Voir à ce propos Necdet Sakaoğlu, *Osmanlı'dan Günümüze Eğitim Tarihi*, Istanbul, Bilgi Yay., 2003, p. 106.

quelque autre terre francophone (Belgique, Suisse...) pour prendre un nouveau départ en Orient, cédant tantôt au mirage du gain, d'autres fois au goût de l'aventure, souvent aussi au besoin de quelque ressourcement spirituel, mais plus souvent encore agissant par nécessité faute de pouvoir trouver au pays un gagne-pain suffisant.

Les héros de ce *Drang nach Osten* ont laissé de nombreuses traces dans les archives. Parfois, il s'agit d'une *success-story* exemplaire. C'est le cas, par exemple, de l'histoire de Marius Michel, un capitaine au long cours au service des paquebots-postes desservant le Proche-Orient, qui a eu, en 1855, l'idée de proposer à la Sublime Porte la création d'un réseau de phares sur tout le pourtour des côtes ottomanes. Quelques années plus tard, nous le retrouvons, en compagnie de son associé, Camille Collas, un autre marin, à la tête d'une importante société chargée de construire et d'administrer près de deux cents phares et feux à travers tout l'Empire ottoman. Devenu Michel Pacha, il partage son temps entre Istanbul et son pays natal, Sanary, où il a laissé, au bénéfice des générations futures, un stupéfiant ensemble d'édifices de style ottoman⁴⁴. Un itinéraire oriental, parmi bien d'autres. Vers la fin du 19^{ème} siècle, on trouve, installés à Istanbul, à İzmir, à Bursa, ou même, parfois, dans quelque localité de l'Anatolie profonde, des entrepreneurs d'origine française occupés à faire fortune dans une grande variété de secteurs : mines, textiles, fabrication de bougies, assurances, banque, services portuaires, tapis, etc.⁴⁵. Certains ont fait souche : qu'il suffise de citer ici la famille Ostorog dont le splendide *yali*, à Kandilli, constitue une des rares reliques de cette civilisation du Bosphore que tant d'écrivains turcs ont exalté⁴⁶.

Mais la réussite n'est pas toujours au rendez-vous. La documentation disponible dit aussi, bien souvent, les illusions perdues, les échecs, les naufrages... Ainsi, ces femmes esseulées qui, pour survivre, ne peuvent plus compter que sur l'avare soutien du consulat de France. Lorsqu'elles meurent dans le dénuement le plus total, il arrive que le consul fasse l'inventaire de leur maigre succession : quelques vêtements, des papiers, de l'argent, mais pas assez pour payer l'enterrement. Les déceptions professionnelles, de même, sont nombreuses. Un exemple, parmi bien d'autres. En 1878, un ancien ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, M. Galland, après avoir décroché le poste de chef du service technique au ministère des Travaux Publics de Turquie, dresse un inventaire détaillé de tous les projets exécutables par voie de concessions sur le territoire ottoman : routes industrielles et commerciales, chemins de fer, ports de mer, échelles et abris, assèchements et irrigations,

⁴⁴ Voir Jacques Thobie, *L'administration générale des Phares de l'Empire ottoman et la Société Collas et Michel (1860-1960)*, Paris, l'Harmattan, 2004.

⁴⁵ Cf. à ce propos Jacques Thobie, « Sur quelques sociétés oubliées à capitaux français dans l'Empire ottoman », dans Hamit Batu et Jean-Louis Bacqué-Grammont (eds.) *L'Empire ottoman, la République de Turquie et la France*, Istanbul, éditions Isis, 1986, pp. 375-390.

⁴⁶ Cette demeure a été rachetée en 1999 par Rahmi Koç, patron d'une des plus puissantes holding de Turquie. Très dégradée, elle a fait l'objet d'une longue campagne de restauration et a retrouvé aujourd'hui sa splendeur d'antan. Cf. à ce propos Şule Çizmeçi, « Boğaz'ın en Renkli Ailesi », *Radikal*, 01.03.2005.

canaux, épis en rivière, endiguements, etc.⁴⁷ Il semble bien qu'aucune de ces propositions n'ait été retenue.

À une époque où il est assez courant, en France, de sillonner le monde à la recherche de quelque *eldorado*, ce sont des individus présentant des profils très variés qui se laissent tenter par l'aventure ottomane. Nous trouvons notamment parmi eux un nombre assez substantiel d'artisans : horlogers, spécialistes de l'ameublement de luxe, chausseurs, tailleurs... Le recrutement de *l'Etoile du Bosphore*, une loge maçonnique inaugurée à Istanbul en 1858 sous l'égide du Grand Orient de France, permet de se faire une assez bonne idée de la diversité des métiers dont vivait tout ce petit monde. On trouve là, à l'époque du sultan Abdulaziz (1861-1876), un horloger (Adolphe Mélanjoie), un restaurateur (Jean-Claude Besson Caillot), un architecte (Eugène Maillard), deux menuisiers (Antoine Lacroix et Victor Samuel Berlie), un marbrier (Mathurin Giraud), un boulanger (Léonard Morand), deux bottiers (Lambert et Pierre Héral), un capitaine au long cours qui pratique aussi le métier de tailleur (Antoine Reybaud), un limonadier (Antoine Scribe) un serrurier (François Colas), un brasseur (Marc Dagallier), un photographe (Jean-Baptiste Derain), un négociant (Jacques Bertin)⁴⁸. Le promeneur peut observer la même diversité s'il lui passe par la tête de flâner parmi les tombes du cimetière catholique de Pangaltı, à Istanbul⁴⁹. Les dalles de marbre y portent la trace d'une multitude d'itinéraires individuels qui ont eu pour aboutissement le repos éternel à l'ombre des cyprès de la capitale ottomane⁵⁰.

Ce ne sont pas seulement les pierres tombales qui conservent le souvenir de ce microcosme bigarré. À travers les rues d'Istanbul, quelques lieux entretiennent encore la mémoire de l'un ou l'autre de nos immigrés. Ainsi, par exemple, l'officine pharmaceutique Reboul, située à deux pas de la mosquée de Hüseyin Ağa, à Beyoğlu. Elle porte le nom de Jean César Reboul, un pharmacien né en 1870 à Trabzon où son père, ingénieur des ponts et chaussées, travaillait à la construction d'une route⁵¹. À l'âge des études, il s'était rendu à Paris. Mais une fois son diplôme de pharmacie en poche, il avait décidé de revenir au pays et de se faire une clientèle à Istanbul.

À l'image d'un Reboul, ils étaient sans doute nombreux, les Français qui, ayant rompu toute attache avec la France, ne se sentaient chez eux qu'en Turquie. Toutefois, il faut bien reconnaître qu'à l'instar des missionnaires, ils vivaient dans un environnement social formé pour l'essentiel de minoritaires. Même à Istanbul, ville mêlée par excellence, des frontières invisibles s'imposaient aux communautés et venaient faire obstacle aux contacts qu'elles pouvaient avoir entre elles.

⁴⁷ « Travaux publics en Asie mineure que l'on peut exécuter par voie de concessions », *SHAT*, carton 7 N 1626.

⁴⁸ Bibliothèque Nationale, *Archives du Grand Orient de France*, carton *Etoile du Bosphore*, FM² 865.

⁴⁹ Rinaldo Marmara, *Pangaltı (Pancaldi). 19. Yüzyılın Levanten Semti*, Istanbul, Şişli Belediyesi, 2002.

⁵⁰ Pour une vue d'ensemble de la population française à Istanbul au début du 20^{ème} siècle, voir *La France à Constantinople ou présence française dans la capitale ottomane au début du 20^e siècle*, Istanbul, Isis, 2002.

⁵¹ Behzat Üsdiken, *Pera'dan Beyoğlu'na. 1840-1955*, Istanbul, Akbank, 1999, p. 305.

Cela dit, des espaces de brassage existaient, jouant pleinement leur rôle. Tel était notamment le cas de certaines loges maçonniques, où Musulmans, Grecs, Arméniens, Juifs, Européens partageaient sans difficulté un même idéal. Tel était aussi le cas de certains clubs de notables comme le Cercle d'Orient d'Istanbul, fondé en 1882 et installé dans l'un des édifices les plus imposants de Beyoğlu⁵², ou, portant le même nom, celui de Salonique. Les lieux de travail -banques, boutiques, ateliers, officines, agences commerciales...- étaient également propices aux contacts et aux échanges. Il est frappant de constater, en particulier, que les entreprises françaises, petites ou grandes, installées en Turquie sont presque toujours fondées sur un partenariat avec des associés musulmans. Il est vrai que la législation ottomane, qui exigeait la présence de sujets du sultan au sein des sociétés autorisées à fonctionner dans l'Empire, y poussait.

Dans un ordre d'idées voisin, il convient de noter que certaines professions permettaient même aux étrangers de faire irruption jusque dans l'intérieur des familles. Ainsi, le métier de professeur de piano, souvent exercé par des femmes. Comme le note le *Guide Joanne*, vers la fin du 19^{ème} siècle, on trouve un piano dans bon nombre de maisons bourgeoises turques⁵³. La visite hebdomadaire du professeur, vieux monsieur ou jeune dame, est un rituel dont aucune famille bien née ne peut faire l'économie. Il y aussi les gouvernantes françaises (plus rarement, anglaises ou allemandes), auxquelles les membres de la bonne société, lorsqu'ils peuvent se le permettre, n'hésitent pas à faire appel pour l'éducation de leurs enfants.

Ces gouvernantes furent-elles toutes des briseuses de famille, à l'image de cette Angèle que met en scène Hüseyin Rahmi Gürpınar dans son roman *Mürebbiye*, publié en 1898 ? Il n'y a aucune raison de le penser. Mais il est frappant de constater que la littérature et la presse ottomanes de la fin du 19^{ème} siècle véhicule, dans l'ensemble, une image plutôt dépréciative des « *frenk* », quel que soit leur sexe. Les femmes ? Légères, promptes à sombrer dans la débauche. Les hommes ? Souvent ridicules. Chez Ahmet Midhat, chez Hüseyin Rahmi Gürpınar, le libertinage, l'immoralité viennent presque toujours d'Occident⁵⁴. Plusieurs œuvres littéraires, de même, s'emploient à moquer les individus qui, à chaque instant de leur vie quotidienne, singent les Européens et ne manquent jamais une occasion de glisser quelques mots de français dans la plus banale des conversations. Ainsi, dans *Araba Sevdası* (1896), célèbre roman de Rezaizade Mahmut Ekrem, Bihruz Bey, francophone jusqu'aux ongles, est un personnage particulièrement grotesque.

À travers un Bihruz bey, et toute une série d'autres personnages de la même étoffe, il s'agit, en somme, pour les intellectuels turcs de l'époque de mettre en garde contre les risques

⁵² Behzat Üsdiken, *op. cit.*, p. 75.

⁵³ *De Paris à Constantinople*, *op. cit.*, p. 154.

⁵⁴ Voir à ce propos Orhan Okay, *Batı Medeniyeti Karşısında Ahmet Midhat Efendi*, Ankara, Atatürk Üniversitesi Yay., 1975 ; Önder Göçgün, *Hüseyin Rahmi Gürpınar'ın Romanları ve Romanlarında Şahıslar Kadrosu*, İstanbul, Kültür ve Turizm Bakanlığı Yay., 1987.

d'une occidentalisation qui ne prendrait pas en compte les valeurs et les normes morales de la société ottomane. Autant dire qu'en ces années si fortement marquées par l'intensification des relations entre la Turquie et l'Europe et, plus spécifiquement, la France, la rencontre des cultures, bien que n'étant plus déclinée sur le mode de la confrontation, n'allait pas sans soulever, de part et d'autre, de sérieuses réticences.

*

À l'immigration française dans l'Empire ottoman, massive et voyante, fait écho, beaucoup plus modeste, mais passablement remuante, une émigration ottomane qui opte volontiers, lorsqu'elle prend le chemin de l'Europe, pour des terres francophones comme la France ou la Suisse.

À l'époque d'Abdulhamid II, beaucoup de ces Ottomans installés dans l'Hexagone ou sur ses franges appartiennent à cette catégorie d'exilés que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de « réfugiés politiques ». Ils ont comploté. Ils n'ont pas tardé à être repérés par les espions (« *jurnalcı* ») du sultan. Plutôt que de céder aux intimidations, aux menaces, aux promesses de promotion pour prix de leur silence, ils ont fui à l'étranger. L'histoire de ces émigrés, auxquels le mouvement jeune turc de la fin du 19^{ème} siècle doit l'essentiel de sa substance idéologique, est bien connue. Grâce aux travaux fondateurs d'Ahmet Bedevi Kuran, Yusuf Hikmet Bayur, Şerif Mardin, Tarık Zafer Tunaya et aux nombreuses recherches qu'ils ont impulsées, notamment celles menées à bien par Şükrü Hanioglu, des figures comme Mizancı Murad, Ahmet Rıza, le Docteur Abdullah Cevdet, Tunalı Hilmi, İshak Sükûti, le Prince Sabahattin, pour ne citer ici que quelques-uns des noms qui ont fait la nouvelle Turquie, ne conservent plus grand-chose de leurs secrets.

On sait que ces proscrits, dont certains ont vécu longuement en terre d'exil, ont très largement contribué à la diffusion, parmi les élites contestataires turques, des idées sociales et politiques en vogue en Europe. Nourris des théories qu'ils glanaient dans les différents cercles qu'ils fréquentaient -qu'il s'agisse, à Paris, des milieux positivistes ou, à Genève, des multiples groupuscules révolutionnaires qui y avaient trouvé asile-, ils ne se sont pas contentés de traduire ou de décalquer à tour de bras les écrits d'un Gustave Le Bon, théoricien de la psychologie sociale, d'un Edmond Demolins, champion du libéralisme, d'un Charles Letourneau, adepte de la phrénologie et des doctrines raciales fort en vogue à l'époque, d'un Pierre Laffitte, grand prêtre de la religion positiviste ; ils ont eux-mêmes beaucoup produit, adaptant leur discours aux réalités de l'Empire ottoman. Leurs périodiques et leurs innombrables brochures, envoyés clandestinement en Turquie, y ont semé la foi en la science, l'aspiration à un régime fondé sur l'égalité, la justice, la fraternité des diverses « nations » ottomanes, l'ordre constitutionnel. Ils y ont également introduit des doctrines subversives telles que le matérialisme et le socialisme. C'est à travers leurs écrits, enfin, que le racisme, le nationalisme, la théorie du darwinisme social, l'anticléricalisme -parfois teinté d'athéisme-,

mais aussi, paradoxalement, le panislamisme, ont commencé à circuler dans les milieux d'opposition au pouvoir hamidien⁵⁵.

Producteurs d'idées à destination du mouvement de contestation qui était en train de se développer en Turquie, les Jeunes Turcs en exil avaient encore un autre rôle à jouer, au regard cette fois de l'opinion européenne : celui d'ambassadeurs de l'intelligence et de la culture ottomanes. Appréhendés sous cet angle, on ne peut pas dire qu'ils aient pleinement réussi. Certes, les milieux qu'ils fréquentaient en France, en Suisse ou ailleurs, ne pouvaient qu'apprécier positivement l'aisance et la frénésie avec laquelle ils se fondaient dans le moule des idéologies au goût du jour en Europe. Il est toujours plaisant, et valorisant, de se reconnaître chez l'Autre, de s'y mirer comme en un miroir. Toutefois, force est de reconnaître que les chapelles jeunes-turques en exil, occupées qu'elles étaient à combattre le régime d'Abdulhamid II, ont, chemin faisant, largement contribué à répandre, à travers le continent européen, une image déplorable du pays dont ils se disaient pourtant les porte parole. Leurs diatribes s'adressaient au Sultan Rouge, dénoncé pour ses actes sanguinaires, son mépris des libertés et des droits, l'autoritarisme aveugle avec lequel il exerçait son pouvoir. Mais, très largement reprises par les grands organes de presse, elles n'ont fait qu'ancrer dans l'imaginaire collectif européen un certain nombre d'idées toutes faites touchant au despotisme oriental, à la passivité du peuple turc, à sa cruauté. Lorsqu'en 1919, dans une lettre ouverte⁵⁶ à Damad Ferid, grand vizir du gouvernement d'Istanbul, Georges Clemenceau, à l'époque chef du gouvernement français, reprendra à son compte le vers terrible de Victor Hugo, « le Turc est passé là, tout n'est que ruine et deuil », il fera largement appel, dans ses envolées violemment antiturques, aux façons de voir que les exilés ottomans avaient, quelques années plus tôt, eux-mêmes propagé. Tel est le lot des réfugiés. Ayant choisi l'exil pour exercer leur droit à la libre critique d'un régime qu'ils abhorrent, il leur arrive de semer, sans le vouloir, des jugements dont l'utilisation leur échappe.

Reste à noter que ce ne sont pas tous les Ottomans installés en France qui avaient la vaine contestataire. Ainsi, Jacques de Camondo, issu d'une grande famille de banquiers juifs d'Istanbul, ou Elie Léon, autre banquier, mais natif d'Izmir, sont, eux, du côté de l'establishment officiel. Dans les dernières années du 19^{ème} siècle, ils arborent fièrement leur titre de consul général honoraire de la Sublime Porte à Paris et y défendent avec vaillance l'image du gouvernement impérial⁵⁷. Il faut aussi mentionner ici le groupe de sympathisants de la cause turque qui, au lendemain de la révolution de 1908, ont créé, dans la capitale française, un périodique de propagande, la *Turquie Nouvelle*, présenté à ses lecteurs comme

⁵⁵ Sur l'idéologie jeune turque et ses sources, voir surtout M. Şükrü Hanioglu, *The Young Turks in Opposition*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1995, pp. 200-212 ; du même auteur, *Preparation for a Revolution. The Young Turks, 1902-1908*, New York-Oxford, Oxford University Press, 2001, pp. 289-311.

⁵⁶ Lettre publiée dans *Le Temps* du 28 juin 1919. Ce texte reprend, à peu de chose près, une déclaration faite par le président du Conseil français à la Conférence de la Paix peu auparavant.

⁵⁷ Sinan Kunalalp, « Diplomates et consuls ottomans en France au XIXe siècle », dans Hamit Batu et Jean-Louis Bacqué-Grammont, *L'Empire ottoman...*, op. cit., pp. 305-313.

un « Organe de défense des intérêts généraux de l'Empire ottoman ». Les rédacteurs les plus actifs du journal sont tous des juifs de nationalité ottomane : Salih Gourджи, Victor Faradji, Albert Fua, L. C. Moysse, Edmond Fazy. À côté d'eux, on rencontre quelques minoritaires chrétiens : Agop Bey Cherbetgian, Georges Samné, Demetrius Georgiadès. Plusieurs d'entre eux avaient fait partie, vers 1900, des mouvements d'opposition jeune-turcs au régime d'Abdulhamid II, et, plus particulièrement, de la *Ligue de décentralisation administrative et d'initiative privée* fondée par le Prince Sabahattin. À présent, ils se dépensent sans compter pour soutenir les positions turques devant l'opinion française. Ils ne se contentent pas de publier un journal. Ils agissent à la manière de tous les groupes de pression : ils interviennent auprès des hommes politiques, organisent des réunions, créent des comités et des associations. Leur ligne : défendre les réformes politiques conduites en Turquie, promouvoir les échanges économiques entre l'Empire ottoman et la France, expliquer à leurs interlocuteurs français tout l'intérêt que la France trouverait, dans ses colonies, à se présenter en amie de la Turquie⁵⁸.

Soutenue par l'ambassade de l'Empire ottoman à Paris, la *Turquie Nouvelle* est l'œuvre de personnalités ayant déjà derrière eux une solide pratique du travail politique et devenues, à force de s'activer, des professionnels du lobbying. Tel n'est évidemment pas le cas de la plupart des Ottomans qui, dans ces années charnières, font l'expérience d'un séjour prolongé en France ou en quelque autre terre francophone. Bien souvent, nous sommes en présence d'étudiants à l'aube de leur vie d'adulte, avides d'action et de découvertes, mais encore novices. Il semble que ces étudiants de nationalité ottomane n'aient pas été très nombreux. En 1898, les universités de Genève et de Lausanne réunies, pourtant largement ouvertes aux étrangers, n'en comptaient que vingt-trois⁵⁹. En France, si l'on s'en tient aux témoignages des artistes et hommes de lettres turcs, la situation ne devait guère être très différente. Vers 1900, les familles non musulmanes de l'Empire ottoman continuaient encore à envoyer leurs enfants dans les universités européennes, mais le flux des étudiants d'origine musulmane, soutenu durant la période des *tanzimat*, s'était quant à lui considérablement rétréci depuis que la Sublime Porte, en 1876, avait estimé que cela ne servait pas à grand-chose d'envoyer des jeunes étudier en France ou en Belgique et qu'il valait mieux développer les institutions d'enseignement supérieur à l'intérieur du pays⁶⁰.

Bien souvent, nous retrouvons ces étudiants dans les groupuscules jeunes-turcs, fiévreusement engagés dans la lutte contre la monarchie hamidienne. Ainsi, Mustafa Ragıp, Tunalı Hilmi, Akil Muhtar, Abdullah Cevdet et quelques autres, à Genève. Ainsi, à Paris, la

⁵⁸ Pour plus de détails, voir Paul Dumont, « Un organe de propagande ottoman : la Turquie Nouvelle (1908-1909) », dans *Mélanges Robert Mantran*, études réunies et publiées par Abdeljelil Temimi, Zaghuan, 1988, pp. 93-108.

⁵⁹ Hans Lukas Kieser, « Turkey's élite diaspora in Switzerland (1860s-1920s) », dans Meropi Anastasiadou-Dumont, *Médecins et ingénieurs ottomans à l'âge des nationalismes*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2003, pp. 349-382.

⁶⁰ Voir à ce propos Adnan Şişman, *Tanzimat Döneminde Fransa'ya Gönderilen Osmanlı Öğrencileri (1839-1876)*, Ankara, Türk Tarih Kurumu, 2004, pp. 78-79.

plupart des sympathisants qu'Ahmet Rıza et son rival, le Prince Sabahattin, ont su gagner à leur cause. Mais, même lorsque nous avons affaire à des jeunes gens très politisés, il leur arrive de s'intéresser à autre chose qu'à la politique.

À cet égard, le cas d'Ali Kemal mérite une mention particulière. D'abord proche d'Ahmet Rıza, puis violemment hostile à la ligne autoritaire et jacobine dont celui-ci était un des principaux avocats, cette figure trouble de la vie intellectuelle turque des premières décennies du 20^{ème} siècle, a surtout marqué les esprits en raison de sa fin atroce, en 1922. De fait, il mourut lynché par la foule, pour s'être ouvertement rangé, dès le lendemain de la révolution jeune-turque, dans le camp des opposants au nouveau régime et avoir été, entre - 1918 et 1922, un des contempteurs les plus hargneux du mouvement kémaliste. Mais lorsqu'il débarque à Paris, une première fois en 1887, et à nouveau en 1895, il est encore dans ses vingt ans et cherche sa voie. Comme bon nombre d'autres Ottomans de son âge, il s'est inscrit à l'Ecole libre des sciences politiques, fréquente les milieux contestataires, s'intéresse au culte positiviste, goûte à la bohème estudiantine. Chemin faisant, pour gagner, il va envoyer, entre 1895 et 1899, toute une série d'articles à l'*İkdam*, un des grands journaux d'Istanbul. Une source précieuse, aujourd'hui, pour qui voudrait savoir comment, vers 1900, un étudiant ottoman vivait Paris⁶¹.

Il est beaucoup question de théâtre, dans ces lettres, de pièces en vogue comme *La dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils ou *Le mariage d'Olympe* de Victorien Sardou. Mais Ali Kemal s'intéresse aussi à la production romanesque, aux événements de l'actualité littéraire, à la poésie. On lui doit en particulier un saisissant portrait de Verlaine, à qui il est allé rendre visite avec un ami : il a vu un homme installé dans une chambre misérablement meublée, dans un état d'ébriété avancée, comprenant à peine les paroles qui lui étaient adressées. Il présente aussi au public ottoman la poétesse Marceline Desbordes-Valmore, des historiens comme Lavis et Rambaud, l'écrivain symboliste Villiers de l'Isle Adam, le romancier Anatole France et même un Ferdinand Brunetière, critique pourtant peu aimable envers les écoles littéraires de son époque.

Certaines des lettres d'Ali Kemal traitent aussi de divers aspects de la vie quotidienne à Paris. Une vie qui n'est pas toujours rose. Certes, il y a le faste des visites d'Etat (celle du tsar Nicolas II et de la Tsarine Alexandra), les rues illuminées à l'électricité, les jardins, le goût de la fête... Mais le correspondant de l'*İkdam* note aussi la médiocrité de la nourriture, se plaint de la criminalité, signale le danger de la pratique du vélo... Dans une longue lettre, il s'intéresse aux clochards et autres miséreux qui vivent d'expédients de toutes sortes.

On retrouve cette même ville, si riche de contrastes, dans les souvenirs d'une autre figure saillante de l'époque. Arrivé à Paris en 1903, Yahya Kemal, futur prince des poètes, va

⁶¹ A propos d'Ali Kemal et de son séjour à Paris voir Zeki Kunalp, « Aspects de la vie sociale et littéraire à Paris à la fin du XIXe siècle, d'après un jeune exilé politique turc. Lettres écrites de Paris à l'*İkdam* par Ali Kemal (1895-1898) », dans Hamit Batu et Jean-Louis Bacqué-Grammont, *L'Empire ottoman..., op. cit.*, pp. 345-357 ; Ali Kemal, *Ömrüm*, Istanbul, Isis, 1985.

y séjourner pendant neuf ans. Jusqu'en 1912. Ses enthousiasmes littéraires ne sont pas très différents de ceux d'Ali Kemal. Il admire Verlaine, Jean Moréas. Il s'intéresse à Mallarmé, dont il ne semble cependant pas penser beaucoup de bien. Il se laisse envoûter par Paul Claudel, Charles Péguy⁶². Son Paris de tous les jours est comparable à celui des autres étudiants ottomans : études nonchalantes à l'École libre des sciences politiques, puis à la Faculté des lettres ; soucis d'argent ; cafés et grands boulevards ; une bohème tantôt opulente (lorsque l'argent paternel arrive), tantôt miséreuse... Dans ses souvenirs de jeunesse, publiés après sa mort, il avouera aussi une certaine fascination à l'endroit des grands débats politiques du moment. Le Quartier Latin se passionne, dans ces années, pour la question de la séparation de l'Église et de l'État, se laisse aller à la déferlante socialiste et anarchiste. Yahya Kemal participe à des meetings, écoute Jaurès, Francis de Pressencé, Vaillant, il chante l'Internationale. Mais s'il faut l'en croire, cette ferveur révolutionnaire fut de courte durée. À partir de 1905, il ne songera plus, confesse-t-il, qu'à s'adonner aux plaisirs de la vie parisienne⁶³.

Les mémoires de Yahya Kemal, comme les lettres d'Ali Kemal, disent avec force l'importance qu'a eu, pour ces figures de la vie intellectuelle turque, le séjour prolongé dans la capitale française. Certes, un Yahya Kemal saura se forger, à son retour en Turquie, une stature de poète national, à la fois novateur et pleinement ancré dans la tradition ottomane. À y regarder de près, pourtant, ce n'est pas seulement l'écho de Bâki, de Nedim, de Galib qu'on retrouve dans ses œuvres ; mais aussi la musicalité d'un Verlaine, la générosité verbale d'un Hugo, la préciosité d'un Henri de Régnier, l'éloquence (et l'emphase) d'un Claudel ou d'un Péguy. On doit à Ahmet Hamdi Tanpınar une belle évocation des cours que Yahya Kemal a donné à l'Université dans l'immédiate après-guerre. Le maître y donnait place aux grandes voix de la poésie ottomane, mais y récitait aussi Baudelaire, Vigny, Hérédia⁶⁴...

Pendant que Yahya Kemal ou Ali Kemal se gorgeaient, à Paris, de littérature, d'autres étudiants ottomans s'y perfectionnaient dans l'art de la peinture. Şeker Ahmet Paşa, Süleyman Seyit et, surtout, Osman Hamdi avaient ouvert la voie, dans les années 1860, en se rendant dans la capitale française pour y suivre, à l'Académie des Beaux-Arts, les cours de Jean-Louis Gérôme et Gustave Boulanger. Au lendemain de la révolution jeune-turque, ce sera au tour d'un certain nombre de diplômés de la *Sanayi-i Nefise* d'Istanbul -Hikmet Onat, İbrahim Çallı, Ruhi Bey, Nazmi Ziya, Avni Lifij, Feyhaman Duran- de fréquenter les ateliers parisiens⁶⁵. Pour ces artistes, comme pour les réfugiés politiques ou les jeunes engagés dans des études universitaires, la France, telle qu'ils la vivent, est, par-dessus tout, terre d'art et de

⁶² Voir Timour Muhidine et Ali Gökhan (eds.), *Paristanbul. Paris et les écrivains turcs au XXe siècle*, Paris, L'Esprit des Péninsules, 2000, pp. 19-22.

⁶³ Yahya Kemal Beyathı, *Çocukluğum, Gençliğim, Siyâsî ve Edebi Hatıralarım*, İstanbul, İstanbul Fetih Yay., 2^{ème} éd., 1999, p. 102.

⁶⁴ « Yahya Kemal'i Uğurlarken », dans Ahmed Hamdi Tanpınar, *Edebiyat Üzerinde Makaleler*, İstanbul, Dergâh Yay., 2^{ème} éd., 1977, pp. 332-334.

⁶⁵ Filiz Yenişehirlioğlu, « Les peintres turcs à Paris », dans Paul Dumont et Jean-Louis Bacqué-Grammont (eds.), *La Turquie et la France...*, *op. cit.*, pp. 191-197.

culture. Elle vaut par ses poètes, ses dramaturges, ses peintres, ses sculpteurs, ses philosophes, ses intellectuels. Pour l'essentiel, c'est de cette France-là que nos immigrés témoignent, lorsqu'ils reviennent au pays ; ce sont les valeurs, la sensibilité, le savoir-faire de cette France-là qu'ils s'approprient et qu'ils s'efforcent de faire passer.

Autant dire que seules les couches éclairées sont véritablement concernées, en Turquie, par leurs apports.

*

Au terme de ce survol de quelques-unes des formes qu'ont pris les relations entre la France et la Turquie dans les dernières décennies du 19^{ème} siècle et dans les années qui ont précédé la Première Guerre mondiale, le bilan apparaît mitigé.

La navigation à vapeur et le train ont considérablement raccourci les distances entre les deux pays. Plusieurs fois par semaine, des paquebots en provenance d'Istanbul accostent à Marseille. Presque tous les jours, *l'Orient-Express* déverse sur les quais de son terminus de Sirkeci son lot de voyageurs. Pourtant, lorsqu'un Marius Bernard, auteur d'une dizaine de volumes de voyages publiés aux éditions Henri Laurens à l'extrême fin du 19^{ème} siècle, s'emploie à décrire Istanbul⁶⁶, le monde qu'il présente à ses lecteurs est celui des derviches, des odalisques, des chiens errants, des bazars, des bains turcs. Un tableau digne d'un peintre orientaliste. De son côté, lorsque Mustafa Sait Bey visite la France en 1898, il ne manque pas de suivre pieusement l'itinéraire que d'autres voyageurs ottomans, avant lui, ont déjà défriché : débarquement à Marseille, crochet par l'Italie du nord et la Suisse, séjour d'une quinzaine de jours à Paris, retour à Istanbul par *l'Orient-Express*. Au total, deux mois de tourisme intensif. Mustafa Sait Bey voit tout ce qu'il faut voir : les monuments, les musées, mais aussi les cafés, les restaurants, les prostituées, les innovations techniques⁶⁷. Ni notre voyageur ottoman, ni celui qui s'embarque à Marseille pour visiter l'Orient n'exercent véritablement leur liberté de regard. Il semble bien qu'ils se soient mis en route pour découvrir ce qu'ils savaient déjà.

De même, il y a lieu d'estimer que la pénétration française en terre ottomane, si intense à partir de l'époque des *tanzimat*, et qui s'est traduite par l'installation, à travers tout le territoire turc, d'abondantes cohortes de missionnaires, hommes d'affaires, enseignants, artisans, employés, ingénieurs, membres de diverses professions libérales, aventuriers de tout poil, a surtout bénéficié aux sujets non musulmans du sultan. Au sein de la population musulmane, ceux qui ont eu des contacts suivis avec des membres de la « colonie française » semblent avoir été peu nombreux. Dans les banques et autres grandes sociétés à capitaux étrangers, les Français étaient souvent en situation de supériorité hiérarchique : pas de quoi faciliter les échanges.

⁶⁶ Marius Bernard, *Turquie d'Europe et d'Asie (de Salonique à Jérusalem)*, Paris, éditions Henri Laurens, s. d., pp. 57-156

⁶⁷ Mustafa Sait Bey, *Avrupa Seyahatnâmesi (1898)*, Istanbul, Yapı ve Kredi Yay., 2004.

Pour leur part, les intellectuels et les artistes turcs immergés de manière durable -par choix ou par contrainte- dans la culture française ont assurément su s'en approprier le meilleur et jouer leur rôle de « passeurs » avec intelligence, témoignant souvent d'un remarquable sens de l'assemblage culturel. Cependant, leur production ne pouvait concerner qu'une mince élite.

En tout état de cause, il faut bien reconnaître qu'entre les mains de la France, la langue, la culture, les « idées » françaises faisaient partie, à l'époque qui nous occupe, du dispositif de la conquête coloniale. Faute de pouvoir vendre des fusils et des canons, dans un contexte d'intense rivalité avec l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, Paris n'a pas seulement misé sur le savoir-faire français en matière de banque et d'investissements dans les infrastructures ; il a également tablé sur les valeurs culturelles. Mais, dans l'Empire ottoman, cette stratégie tombait mal. De fait, les élites turques, en pleine crise identitaire, admettaient volontiers qu'il leur fallait passer par l'apprentissage des langues étrangères et une certaine familiarité avec les savoirs d'Europe pour sauver l'Empire et sauter dans le train du progrès. Mais ils savaient, dans le même temps, que les rivalités coloniales en cours n'étaient pas compatibles avec leurs aspirations nationales. D'où, par exemple, les efforts déployés par le corps médical ottoman, à l'Ecole impériale de médecine, pour y tourner au plus vite la page de l'enseignement en français et y instaurer, à partir de 1870, des formations entièrement dispensées en langue turque⁶⁸ D'où, aussi, les intenses polémiques qui avaient accompagné, dès 1868, la création du lycée impérial de Galatasaray. Du côté ottoman, même les plus farouches partisans de l'entreprise, admettaient volontiers que « tout bon patriote » ne pouvait désirer qu'une chose : l'utilisation exclusive, pour l'enseignement, de la langue nationale⁶⁹.

Strasbourg, le 6 octobre 2006

Traduit vers le turc par Ali Büyükaşlan, maître de conférences à l'Université Selçuk de Konya, en détachement à l'Université Marc Bloch de Strasbourg.

⁶⁸ Nuran Yıldırım, « Le rôle des médecins turcs dans la transmission du savoir », dans Méropi Anastassiadou-Dumont, *Médecins et ingénieurs, op. cit.*, pp. 129-130.

⁶⁹ Tel était en particulier l'opinion du juriste Sawas Pacha, pressenti pour diriger l'Université ottomane. Cf. « Les Français et l'enseignement à Constantinople... », *Arch. du Grand Orient de France*, carton *Etoile du Bosphore*, document déjà cité.